

J'attends la foudre

K-libre

Ronce

De la même autrice

**Aux éditions Théâtrales**

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

*Poème bleu. Nikhol sous la surface de l'eau*, 2018

**Chez d'autres éditeurs**

*Vie imaginaire de Maria Molina de Fuente Vaqueros* (récit poétique, avec deux peintures de Lionel Soukaz), éditions de l'Aigrette, 2016

*Seul le bleu reste* (poésie, avec des estampes de Judith Bordas), éditions le Citron Gare, 2016

*Antioche 1 in Tempête dans un verre d'eau*, Trois Petites Truites éditions, 2019

---

Samaële Steiner

J'attends la foudre  
K-libre  
Ronce

*éditions*  
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction éditoriale : Pierre Banos.

© 2023, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-912-2 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Mahaut Bouticourt.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'une des pièces de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD ([www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

## Les chemins ouverts de Samaële Steiner

Certains textes nous saisissent d'abord par des sensations. Ils réveillent des images archaïques, qui étaient en nous sans qu'on le sache. Comme des rêves qu'on ne se souviendrait pas d'avoir faits.

C'est le cas dans chacune de ces trois pièces, qui, si elles n'ont pas été pensées comme une trilogie au sens propre, sont bien trois pierres sur un même chemin d'écriture.

D'abord, on plonge les mains dans la terre. On y trouve un cadavre de loup dont, une fois les os blanchis, vont naître le signe, l'écriture. On appréhende dans un même geste la mort et la beauté de la jeunesse, comme la toute jeune fille de *J'attends la foudre*, à l'orée de sa vie, de la force plein les jambes et pourtant ébranlée par le temps qui passe et la perspective de la disparition.

Puis c'est le grondement de l'eau : dans *K-libre*, le refus, la résistance ont l'apparence d'un fleuve puissant, qui ne se laissera pas ensevelir, et réunira autour de lui une communauté déterminée, forte de se découvrir elle-même.

Dans *Ronce*, de nouveau, la mort et l'animal nous rappellent leur présence, violemment : la douleur du deuil rejoint la douleur physique dans un grand embrasement. L'eau et la terre ont laissé la place au feu.

Samaële Steiner, en éveillant ces images puissantes, nous relie à une humanité qui interroge sa place dans le monde, sans cynisme ni renoncement.

Avec la même délicatesse que ses personnages, par son écriture précise et ouverte, elle questionne le théâtre et le décale radicalement.

Après *Poème bleu*, elle continue d'abord à nous proposer de prendre notre temps, de nous arrêter dans l'image. Elle construit un ensemble de suspensions, qui s'adresse à notre intelligence sensible, et propose à la mise en scène d'inventer sa place en creux, tant la langue ici donne déjà à voir et à sentir.

L'écriture de Samaële Steiner n'impose rien au plateau, mais elle demande qu'on lui laisse de l'espace, qu'on écoute vraiment cette voix qui creuse des sillons tout en résistant à l'efficacité des discours tout faits.

C'est une invitation à créer un langage scénique, à trouver la note juste, la bonne couleur.

Ces pièces sont aussi autant de cadeaux pour les actrices, puisqu'elles proposent des personnages féminins pleins, hors de tout stéréotype, que la vie percute de plein fouet et qui pourtant se relèvent, et surtout, se rejoignent. Elles sont nos guides dans l'apprentissage du collectif dans sa forme la plus simple et la plus puissante : marcher ensemble dans la nuit, faire connaissance, allumer un feu. Prendre le risque de rencontrer la foudre, l'accident et la liberté : elles déjouent nos attentes à chaque moment, pour dessiner des possibles hors des sentiers battus.

Et c'est bien là que ces trois pièces construisent un théâtre pour notre monde : elles y ouvrent les brèches, en épousent les métamorphoses et les luttes, comme dans ce paysage où de grandes tours de bureaux vont prendre la place du fleuve ancestral pour en museler la fureur.

Au terme du voyage, nous n'avons pas d'autre choix que de nous poser la question du politique : quels fronts communs sont possibles ? Qu'inventer ensemble, et à partir d'où ?

**Mariette Navarro, décembre 2022**

J'attends la foudre



*Pour Marie Daguerre,  
à la suite de nos échanges et discussions.*

*Pour Sofia, Johana, Sasha et Yaëlle,  
que je vois grandir chaque jour  
et qui me font réfléchir autrement.*

*Pour Mo, lectrice attentive,  
à qui on doit un texte plus long  
et le fait que la grand-mère ne meure pas.*

*Pour Laëtitia Botella,  
avec qui nous parlons, depuis le début, de ce feu.*

« Je crois qu'il n'y a pas de lumière en ce monde  
sinon ce monde

Et je crois que la lumière est »

**George Oppen, trad. Yves di Manno  
*Poésie complète*, Corti, 2011**



Hier il y a longtemps je me souviens d'un loup mort sur le bord du chemin  
personne ne le touche  
je vais le voir  
je m'arrête devant  
et un jour  
plus de chair  
plus de mouches  
les os gris blanc gris clair  
je reviens avec un sac  
je les mets tous dedans  
vrac  
je m'en fous de l'ordre  
– ils sentent la pluie et la terre –  
je ne veux pas en oublier un seul c'est tout  
et derrière la maison  
le grand champ en pente  
incliné comme une bouche  
je n'ai même pas à hésiter  
j'y vais  
jusqu'à la nuit disposer les os  
d'une façon ou d'une autre  
remettre en tas  
repartir du tas  
disposer autrement  
créer des formes au sol  
pas un loup  
pas toujours un loup  
des formes  
autre chose  
je ne comprends pas ce que je fais  
je joue  
le soir je remballe  
c'est mon père qui me dira un soir TU ÉCRIS QUOI LÀ-BAS SUR LA  
COLLINE?

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

J'ai vécu là.

Oui.

Loin de la ville la plus proche.

Petit chemin à flanc, depuis le bas s'enfonce dans les bois  
c'est ocre

12 kilomètres

j'ai appris après que ce long trait c'est 12 kilomètres

puis les bois

la forêt.

- On va t'apprendre que ça se mesure.

Quoi ? Qui on ?

- On. Tu verras.

On.

Moi je regarde

je ne me vois pas

jamais.

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

Très vite je comprends que je ne suis pas un arbre.

Quand je suis née mes parents ont planté un arbre

j'allais le voir

on a grandi ensemble

et je croyais que moi aussi...

Mais non.

Quand il a ses premières feuilles

je n'ai rien, moi

première fleur

je reste là, sur mes jambes.

Énigme.

Première tristesse.

Première grande tristesse.

Ce jour-là je prends un miroir

je me regarde partout

nue

plusieurs heures  
je m'endors épuisée  
sur le carrelage.

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

J'attends la foudre  
qui me changera en arbre  
ça viendra d'en haut.  
Corps de bois souple je crois que je vais aimer.  
Je me prépare.  
Être plongée dans le monde.  
Vent.  
Pluie.  
Chants.

Tout.

On m'a raconté les histoires  
mais je veux pas de quelqu'un qui vienne  
qui me délivre de quoi que ce soit  
pas de cheval  
pas de moto  
je veux la foudre  
j'attends la foudre  
le feu.  
Devenir un arbre.

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

Ma grand-mère est là  
elle creuse  
petite femme  
petite pelle  
elle est arrivée hier.  
- On va faire une mare.  
Bon.  
D'accord.  
Pourquoi ?

- Tu vas voir, il suffit d'un peu d'eau.

Ah.

- Dans quelques jours il y aura peut-être déjà une grenouille  
ou une araignée d'eau.

Je ne suis pas sur la colline ce matin  
les os du loup sont restés sous mon lit.

Je me suis assise.

Je regarde.

J'attends la foudre, oui  
mais ce matin ma grand-mère est là  
je voudrais voir arriver une grenouille  
je demande si la grenouille sera plus grande si la mare est plus grande.

- Je ne pense pas.

J'aime cette réponse parce qu'elle ne verrouille rien.

Et puis le soir du deuxième jour  
il y a de l'eau.

Je regarde le ciel

les arbres autour se refléter  
comme le pelage du monde  
je les regarde

avec douceur ils bougent.

- On va rentrer mon trésor.

Je ne quitte plus l'eau des yeux

je voudrais tout voir

mais là

projeté

reflété sur cette petite surface.

La porte de la maison est ouverte

ma grand-mère sur le seuil parle avec ma mère

mon père à la cuisine

et entre les paroles :

- ma grand-mère qui se plaint de ne plus y voir assez pour coudre
- ma mère qui parle de la nuit, de ses douleurs aux dents
- mon père qui aiguisé le couteau (et régulièrement la lueur de l'acier  
passe sur ses yeux)
- et la radio
- les bruits du soir

K-libre



*Pour Leïla Brahimî,  
qui a su si attentivement veiller sur ce texte et le faire grandir.*

*Pour les camarades et copaines de lutte,  
comme on l'a si souvent écrit sur nos banderoles :  
« Ils n'auront ni notre joie ni notre détermination. »*

# Personnages

LE CHŒUR : ensemble de personnes qui observent et racontent ce qu'elles voient ; elles ont accès aux pensées des personnages

ELISABETH / LILY MERLE 91

SOURAYA

VALÉRIE

LA VIEILLE FEMME

# Un poème d'ouverture

Une nuit, c'est 8 heures :

1. Heure de l'obscurité totale
2. Heure de la faim, ardente
3. Heure d'être deux au moins
4. Heure où les nœuds se forment
5. Heure du plongeon / heure du plongeur
6. Heure où le désir est parfois plus dur à convaincre
7. Heure où les yeux scintillent
8. Dernière heure

# Prologue

## Ce qu'on entend

*Comme un travelling de cinéma.*

LE CHŒUR.- Voix venant de la rue / milliers de pieds / bras / pancartes / fumigènes / regards précis / *Il restera vivant / il restera entier / le K c'est notre fleuve / le K vous l'aurez pas / stoppez vos places neuves / stop on compte vos pas / ce n'est pas une menace / c'est une promesse / ce n'est pas une menace / c'est une promesse / plus loin / banc / fontaine / d'autres qui viennent / bras / bouches / un chat / Quand le fleuve s'ra sous terre où est-ce qu'on ira nager? / et si t'as l'mal de terre qui viendra te soigner? / là-bas / une cour / comme une marelle au sol / des enfants / 1, 2, 3 le fleuve est là / 4, 5, 6 a disparu / 7, 8, 9 compte tes pas / 10, 11, 12 de rue en rue / 1, 2, 3 le fleuve est là / 4, 5, 6 a disparu / 7, 8, 9 enterré là / 10, 11, 12 dessous nos rues / voitures / bus / arrêt de bus / soir / les foules quittent les lieux de travail / les foules marchent / les foules rentrent / chacun chez soi / rue / lauriers-roses / regards fatigués / murs / c'est écrit à la craie / *On raconte qu'un jour il y aura un grand vent / les oubliées du monde deviendront des géantes / il y a une porte / ça continue après / on raconte qu'un jour une foule en chantant / déterrera le fleuve et qu'il sera vivant / piétinements / cadence / les oiseaux volent bas / fenêtre ouverte / les odeurs du repas / mur / fenêtre / là un enfant s'endort / Dors / le fleuve dehors / coule / depuis le nord / dors / il n'est pas mort / coule / tant que tu dors / mur sans fenêtre / vitrine / rideau baissé / fin de rue / esplanade / horizon / nuit / tombe.**

## Ce que l'on sait

LA VIEILLE FEMME.- Quand tout a commencé il y avait le fleuve. Le fleuve n'avait pas de nom. Il coulait simplement. Il n'avait pas de berges construites. Ses bordures étaient douces et nécessaires. Des paupières. Les pierres avaient une face tournée vers le fleuve et sans doute les reflets des vagues et des nuages jouaient un rôle dans la cristallisation et la lumière générale. Les arbres, les fougères et les herbes de toute espèce

grandissaient de part et d'autre. Certaines racines puisaient directement dans le fleuve. Puis vinrent les oiseaux. Ils survolèrent le fleuve. Ils s'aperçurent qu'il existait des poissons. Vinrent aussi d'autres animaux. Le sable commençait à s'accumuler sur les bords. L'eau élargissait ses lits et irriguait les sols autour. Puis vinrent des humaines. Le fleuve était sauvage et puissant. Comme iels voulaient raconter ce qu'iels avaient vu, iels prirent les sons *kka* et *rr* qui d'ordinaire étaient réservés à la description des animaux sauvages qu'iels chassaient. Et dont iels avaient peur. Une fois nommé, le fleuve fut régulièrement visité. Les rives d'abord. Puis les moindres détails. Se baigner. Naviguer. Envisager un pont. Remonter jusqu'aux sources. Suivre les rivières. Manger les poissons. Boire. Puis vinrent des campements. Les visites se firent plus longues. Plus régulières. Puis vinrent successivement plusieurs villes. Le fleuve fut détourné par endroits. Par endroits canalisé. Il devint le Kkarak. *Louve* dans l'une des anciennes langues des bords du fleuve. Chaque groupe chaque campement chaque génération vint marquer le fleuve et constituer ses berges. En terre. En branches. En pierres. Le fleuve devint membre du groupe membre de la famille. On lui inventa des chants. Des textes. Certains se peignirent son grand corps courbe sur le leur. Sur le ventre ou sur le dos. Il devint parfois miroir du ciel. On se servit du fleuve pour laver et pour boire. Pour pêcher. Pour naviguer. Pour transporter des matières lourdes et encombrantes. Pour se rafraîchir. Pour nager. Pour compter les jours. Pour mesurer les vies. Pour comprendre. Pour sonder. Pour parler de ce qu'on ne pouvait voir mais qui pourtant continuait à vivre. Pour parler de ce qu'on vivait. Pour explorer. Pour accompagner les morts. Puis vinrent des batailles. Des défaites. Peu de victoires. Une grande réforme de la langue. L'unification de toutes les langues des bords du fleuve. Le fleuve devint le Kereq. Il y eut des massacres. Des maisons détruites. Des histoires brûlées. Parfois de très longues histoires. Des bâtons marqueurs du temps, des pierres travaillées, des objets rituels, des assiettes, des vêtements, des bijoux, jetés à l'eau dans de grands sacs. Des calendriers, des objets actant les naissances et les morts, détruits et jetés au remblai. Et aujourd'hui une enfant survole ce fleuve avec un drone domestique. Survole ce fleuve morceau par morceau. Iel cherche à voir le fleuve en entier. Comme on regarde les corps des grands-parents sur les photos, debout près d'un arbre, ou assis sur un banc. Il y a le ciel au-dessus. Il y a le paysage. Il y a les mains les ventres et les visages. Leur manière de se

tenir là. Et quand on fixe les corps on comprend quelque chose de l'ensemble. Alors iel survole le fleuve. Les vivantes avaient marqué les berges. Les bâtons les pierres les débris les os les outils. Que reste-t-il ? Alors iel survole le fleuve. Pour iel le fleuve c'est *le K*. Il fait nuit mais iel continue. Iel a des batteries de recharge. Iel en a à gogo. De quoi tenir 8 heures. Iel s'est donné la nuit. Une nuit c'est 8 heures. 8 chances de voir apparaître les membres et le corps. Le grand corps du K. 8 chances de voir apparaître les lits successifs, les érosions, les histoires. 8 chances les corps oubliés. 8 chances les langues perdues. 8 chances les affluents asséchés. 8 chances les bras morts. Iel ne sait pas que son grand-père sur le petit balcon de la maison de retraite regarde le fleuve et chante doucement / *Sur le bord du fleuve / brûle le village / brûle le village / brûle le village / Et au fond du fleuve / tombent les maisons / tombent les maisons / tombent les maisons / Incendiaires du roi / ils n'étaient que trois / dansent sur les ruines / dansent sur les ruines / Et les habitants / meurent en courant / meurent en courant / meurent en courant / Incendiaires du roi / ils n'étaient que trois / dansent sur les ruines / dansent sur les ruines / On a retrouvé / des os dans la boue / des yeux dans le fleuve / des dents sous les pierres / dansent sur les ruines / dansent sur les ruines / la nuit est calme / l'enfant survole le fleuve. Iel filme en nightshot. Lune ou pas lune iel survole le fleuve.*

## Ce qui se joue

LE CHŒUR.- C'est l'histoire d'une ville traversée par un fleuve / et sur la rive sud un grand centre d'affaires / au nord une partie vallonnée / de petites maisons avec parement en bois / des parkings / de grandes avenues régulièrement éclairées / un pont pour traverser le fleuve / c'est l'histoire de celles et ceux qui vivent avec le fleuve / oiseaux / arbres / plantes / roches / humains / animaux / et à la fête tout le monde est convié / grande fête d'enfouissement du fleuve / dans 60 jours / 1 440 heures / le fleuve c'est le Kereq / on dit *le fleuve Kereq* / il prend sa source 800 kilomètres plus haut / tout le monde ne rêve pas d'enterrer le fleuve / on entend / *Le fleuve est libre / le fleuve restera vivant* / on entend / *Ils n'enterreront pas le fleuve* / le conseil municipal reçoit des lettres anonymes / et chaque fois comme une promesse / *Le fleuve restera vivant* / c'est l'histoire de celles et ceux qui font l'inventaire des bureaux du grand centre d'affaires / qui

répertorient les pièces et les meubles / qui font les rondes / qui surveillent / 5 jours sur 7 / dans le grand centre d'affaires / il y a 6 étages de bureaux / le nouveau centre / le Très Grand Centre d'Affaires / sera construit plus loin / sur l'esplanade / à quelques centaines de mètres / par-dessus le fleuve enterré / tout doit être prêt avant la fin du mois / évidemment s'ils terminent plus tôt il y a une prime / *business as usual* / c'est l'histoire de celles et ceux qui rôdent sur le chantier d'enfouissement / qui le visitent de nuit / qui l'explorent / pour l'instant la nuit est là / dehors il y a des chiens / rien de grave / des chiens sortent pour courir et pour manger / il y a parfois des lumières / dans la rue une vieille femme s'est levée / elle marche vers le chantier / et à la frontière entre la ville et la forêt / là-bas / de jeunes renardeaux regardent une ville de nuit / de tous leurs yeux / dans le grand centre d'affaires un bipeur se met à vibrer / il reste 1 440 heures avant l'enfouissement du fleuve.

Ronce



*Pour Sacha M. Bordes  
comme une réponse possible aux poèmes,  
aux discussions, au grand tout.*

*Pour Astrid aussi  
à la suite de l'accident,  
de tout ce qui s'est passé.*

«L'ours est parti depuis plusieurs heures maintenant et moi j'attends, j'attends que la brume se dissipe. La steppe est rouge, les mains sont rouges, le visage tuméfié et déchiré ne se ressemble plus. Comme aux temps du mythe, c'est l'indistinction qui règne, je suis cette forme incertaine aux traits disparus sous les brèches ouvertes du visage, recouverte d'humeurs et de sang : c'est une naissance, puisque ce n'est manifestement pas une mort. »

**Nastassja Martin, *Croire aux fauves*  
Verticales, 2019**

## Personnages

AGATHE, femme d'une quarantaine d'années

CAROLE, femme d'une trentaine d'années

JOAN, femme d'une quarantaine d'années, elle est américaine

*Une chambre d'hôpital. La fenêtre est fermée. On entend au loin la ville et les oiseaux.*

AGATHE.- Tu fais quoi ?

CAROLE.- Je dessine.

AGATHE.- Des oiseaux ?

CAROLE.- Oui.

AGATHE.- Pourquoi ? Je veux dire, pourquoi dessines-tu des oiseaux ? On pourrait être dehors.

CAROLE.- Oui.

AGATHE.- On pourrait s'asseoir, les regarder.

CAROLE.- Les regarder ?

AGATHE.- Les oiseaux.

CAROLE.- Je me souviens, c'est ça, je me souviens et je dessine ce dont je me souviens, ils étaient loin au-dessus, je me souviens, quand on était assises, nos pieds simplement posés dans l'herbe comme d'habitude, je lève les yeux et je les vois, le ciel au-dessus de la maison, les bruits partout autour de nous et comme si de rien n'était, les oiseaux.

AGATHE.- Comme si de rien n'était, oui.

CAROLE.- Tu sais je repensais à la petite ville d'Andalousie.

AGATHE.- Oui.

CAROLE.- À cette femme qui dansait. Comme si de rien n'était. Cette façon que tu as de dire *comme si de rien n'était* ça me fait penser à cette femme qui dansait.

AGATHE.- Oui.

CAROLE.- Eh bien ce que je me disais c'est que, si je fais abstraction de l'atmosphère autour, si j'enlève la musique, les gens autour qui attendaient, oui, qui ne faisaient qu'attendre qu'elle danse, qui la pressaient,

avec leurs yeux, avec leur argent dans leurs poches, avec leur silence, qui ne faisaient qu'attendre qu'elle danse. Si j'enlève tout ça, eh bien tu sais, je me dis qu'elle ne dansait pas. Oui elle était là, elle tournait, elle avait ce corps, oui, mais elle ne dansait pas.

AGATHE.- Oui je me souviens de ce voyage. Tu te souviens toi des oranges amères dans les rues? Et le soleil qui lève les odeurs. Il y avait un chien aussi qui nous suivait partout. Et moi, alors, je ne savais pas que j'étais malade, et toi non plus tu ne savais pas que j'étais malade, ni personne d'ailleurs. Ronce peut-être savait. Peut-être savait-elle depuis longtemps. Peut-être même depuis que ça avait commencé. Depuis le premier jour peut-être. On était bien. Je me souviens de ce voyage. On était belles. Je marchais, je mangeais, je respirais et le corps pourtant, et le corps déjà, et le corps imperceptiblement – car il danse le corps, imperceptiblement – dansait déjà la mort.

CAROLE.- Tu crois que Ronce savait? On était belles, oui.

AGATHE.- Je ne dis pas qu'elle savait, mais je me dis que peut-être.

CAROLE.- Peut-être, oui.

AGATHE.- Ils sont beaux tes oiseaux. Tu vois je te regardais dessiner pendant que tu parlais, j'ai vu venir les ailes. Le mouvement on le sent. Ils planent tes oiseaux. Ils ont volé longtemps et maintenant ils planent.

CAROLE.- On parlait comme ça et tu es morte. Un jour tu es morte et on n'a plus pu parler.

AGATHE.- Oui. Je suis morte un mardi.

CAROLE.- Oui.

AGATHE.- Ça n'a pas été long.

CAROLE.- Non.

AGATHE.- Et toi?

CAROLE.- J'ai tenu bon. Il y a eu l'enterrement, la famille, tu sais toutes ces formalités, on t'embrasse sans te serrer et on t'aide à faire la vaisselle, à laver les grands plats dans lesquels on a tous mangé – parce que oui j'avais cuisiné toute la nuit, des brochettes, des salades, du riz, peu importe – et quand ils sont tous partis, j'ai suivi les dernières voitures et quand il n'y a

eu plus personne je me suis retournée vers la maison, vers notre petite maison – je dis *petite* et j’oublie que c’est une ferme que c’était ton rêve et qu’elle est petite si on peut dire, petite par rapport aux autres fermes du voisinage, mais c’est une ferme quand même, c’était ton rêve, et est-ce qu’une ferme peut dieu être petite ? – je me suis retournée, la porte était restée ouverte, le vent est entré je me suis dit, et j’ai marché jusqu’au petit enclos, j’ai marché jusqu’à pouvoir passer ma main entre les deux yeux chauds de Ronce. Elle savait, je me suis dit cela, elle avait dû sentir la maladie, la mort au-dessus de la maison. Je dis au-dessus pour dire quelque part, parce qu’enfant je pensais que la mort arrivait par la boîte aux lettres. On ouvrait pour prendre son courrier et hop, une convive de plus à table. Sans que personne sache. Mais Ronce savait. Les vaches ça ne dit rien, mais elles ont leur silence pour penser. J’ai passé longuement ma main entre ses yeux. Elle me regardait. Elle m’a laissée faire. On est restées longtemps. Et puis j’ai senti arriver le soir et je me suis mise à pleurer. Le matin je me suis réveillée contre la table de la cuisine.

AGATHE.– Tu as pris du feu, un briquet dans la petite boîte près de l’évier. Pas méthodique, tu es allée très vite. Tu courais je crois, pour en finir. Tu as mis le feu. Tu es allée dans les chambres, les matelas, le papier peint, tu es allée dans le couloir, tu as mis le feu.

JOAN.– Depuis loin on a vu s’élever les flammes. Personne ne s’y attendait. On est montés dans nos voitures sans penser à rien d’autre. On roulait les yeux fixés sur les flammes.

AGATHE.– Tu as pensé à Ronce. Tu t’es arrêtée au milieu du couloir.

CAROLE.– J’ai couru jusque dans l’étable. La fumée arrivait. Ronce n’a pas voulu sortir. Pas quitté l’étable. Rien à faire.

AGATHE.– C’était en un éclair. La pensée ne t’a pas traversée, elle s’est imposée à toi.

CAROLE.– Je me suis dit à moi-même : il faut la tuer.

AGATHE.– Ronce.

CAROLE.– Je vais la tuer. Tu comprends, je suis là, la maison brûle – la ferme, tu comprends – la fumée arrive jusque dans l’étable, j’ai les yeux qui piquent. J’ai Ronce, là, qui ne veut pas bouger. Je ne vais quand même pas la laisser brûler avec la maison.

## Table des matières

Mariette Navarro, « Les chemins ouverts de Samaële Steiner ».....	5
<i>J'attends la foudre</i> .....	7
<i>K-libre</i> .....	33
<i>Ronce</i> .....	73